

De la douleur

10h10 quelqu'un.e pense à moi.

Dans la salle d'attente, il y a des restes de fluides des corps avant moi entré ici.
Malheureusement, juste au-dessus de ma tête, c'est une grosse giclée de sang.

Je ne bouge pas. J'ai la flemme. Mon corps est engourdi par l'ambiance des urgences. Je me laisse croupir dans mon état vaseux, en essayant de vider mon crâne de toutes ses réflexions pour ainsi devenir un être de patience, un être de salle d'attente, faire corps avec l'attente, la ressentir dans tous mes membres.

Me laisser distraire par la moindre interférence qui passe devant mes yeux, captivant toutes les forces de mon cerveau.
Ainsi, le temps passe plus vite.

J'ai craché du sang. C'est pour ça que je suis ici.

Dans la salle d'attente, il y a une odeur de déjà vu.

Dans la salle d'attente, les gens sont lourds sur leur fauteuil.

Leur souffrance et leur impatience dégoulinent de leur membre pour ne former qu'une flaque livide,

Sans vie.

Dans la salle d'attente, on ne sait pas quand on sortira.

« Vous avez mal ?

N'attendez pas que la douleur monte. »

La douleur qui monte,

La douleur qui irradie.

Je ne la vis pas. C'est celle de mon voisin.

Elle me projette dans un futur proche où le corps vieillit, se fragilise.

L'infirmière a dit hier, bientôt la retraite.

34 ans dans cet hôpital.

Elle espère profiter avant d'y revenir, cette fois-ci, pour d'autres raisons.

Pour la première fois, j'ai peur de vieillir.

Peut-être parce qu'hier mon père a eu peur de vieillir, lui aussi,

En entendant cette vieille dame aux propos incohérents.

Ça fait peur parce qu'à l'hôpital, on ne prendra plus soin de moi.

On pourra m'oublier, ne plus me regarder, ne plus me croire.

Je suis jeune, alors ils n'ont pas le choix.

Mais une fois le corps obsolète, qu'en est-il ?

Boom boom dans les oreilles,

Trying to escape from reality.

Plus fort, jusqu'à en exploser mes tympans,

Bloqué dans une chambre sans issue.

Un tube qui me sort de la veine,

Une prolongation de mon être.

J'ai l'impression que je pourrais me brancher à un autre corps, comme dans Avatar avec leur queue-de-cheval.

Si seulement ce tube était si intéressant.

Je me vide l'esprit, de toute envie, de tout besoin, de toute réalité extérieure.

Je deviens passif, pour me protéger de la colère, de la rancœur.

Je ralentis. Je tente d'oublier mon corps, de flotter.

Une fois par an depuis 10 ans.

Corps abîmé. Corps amorphes.

Aucune autre solution que dormir.

S'abandonner à la lenteur envahissante qui étouffe toute tentative de survie mentale.

Les entrées aléatoires des infirmières, aide-soignantes et médecins venant ainsi briser la lourdeur du silence,

Se fracassant en mille morceaux dans la chambre partagée.

Du sang dans la bouche, du sang qui sort de mon corps.

On ne sait pas.

On aimerait savoir.

J'aimerais savoir pourquoi, moi.

Parfois, les murs s'épaississent, se rapprochent, comprimant mon corps dans une cage invisible à l'œil nu.

Le temps passe.

Irréelle.

Vaporeux.

Flottant.

Ici, aucune réalité ne m'atteint.
Nous sommes dans une réalité parallèle, celle de l'hôpital.
Temporalité de la guérison ou du maintien en vie.

Parfois, les murs s'écartent, les fenêtres semblent soudainement être des baies vitrées ouvertes sur de gigantesques sapins.
Le temps d'un instant,
Mon corps paisible profite du repos.

Les pensées se forment et se déforment en de nouveaux imaginaires.
Tenter de fuir la réalité.
S'abandonner aux mondes intérieurs que je construis de toute pièce.
Là-bas, c'est un été intemporel qui m'enveloppe d'une chaleur langoureuse.
Il y a la mer, les oiseaux, les pins, l'île.
Mon corps se détend, mes membres s'alourdissent. Je tombe en demi-sommeil et continue ma traversée dans le subconscient.
Des armes jonchent le sol. Fragiles, friables, elles sont factices. Des armures de combats qui laissent les corps nus, sans appareils.
L'entrée vers un sanctuaire émancipé des violences de la réalité.

Ici, je peux être qui je veux. Oublier l'agitation qui habite les rues du monde réel.
Un monde qui vacille, s'écroule lourdement jusqu'au noyau de la terre.
Jour et nuit, violence et souffrance se répètent inlassablement jusqu'à nous consumer à petit feu.
Poussières tu étais, poussières tu redeviendras. Un mouvement de l'air et chaque particule s'envolent, tapissant le ciel d'une ombre
Qui ne partira peut-être jamais.

Je guette avec attention les lumières du lever du soleil qui bientôt sortira de la mer.
Ce matin, le vent souffle fort sur l'île et la végétation s'excite dans une danse folle.
Le ciel s'éclaircit à mesure que mon impatience grandit.
Il va traverser la mer, la transpercer de sa forme ovale.
La lumière rouge me brûle la rétine.

Fermer les yeux et ne plus rien voir.
Je ne peux plus respirer.
Je n'ai pas ma Ventoline et mes poumons sont compressés.
Mon corps flotte dans cette étendue bleue sans fin.
Je suis happée dans le fond des océans, là où la lumière n'atteint pas les corps en mouvement.
Les rayons du soleil ne viennent éclairer que partiellement cette zone d'ombre abstraite,
Comme des lueurs d'espoir de perles réfléchissantes.
Les souvenirs éclatent en milliards de bulles remontant vers la surface déformées par l'architecture changeante des vagues.
Les formes se mélangent, les couleurs aussi.
Jamais plus je ne reverrai la surface, je me noierais dans ce liquide amniotique qui porte mon corps jusqu'au tréfonds de la terre.

Par-delà la montagne, par-delà les rochers, par-delà la réalité.
Déréalisation de toute vie actuelle. Je vois mon propre corps coulé dans l'immensité bleue.
Ici, je n'ai plus peur. Plus rien ne peut m'arriver. Ni seringues, ni masque de respiration, ni souffle.
Seulement mes poumons compressés.

Une caresse du bout de l'index me ramène à la réalité. Il est là, me priant de revenir à la vie.
Je l'aime. Mais mon corps continue sa course vers un ailleurs que je saurais reconnaître quand je l'aurais atteint.
Battement de mon cœur et de la mer contre la surface huileuse de ce qui est devenu le ciel.
Laissez-moi oublier, me perdre, là où personne ne saura me trouver.

Et lorsque vient la nuit, dans cet espace en perpétuel mouvement, le monde se couche.
Les enfants dorment et les monstres habitent lentement les chemins sinueux de l'île. Les mêmes fantômes continuellement hantent mes pensées, et s'abritent dans mes entrailles jusqu'à en faire sortir la bile âpre de mes démons.
Monstre qui révèle notre nature véritable tapis au fond d'un labyrinthe ou de nos âmes.
Fuyant le présent pour ne laisser apparaître qu'une sombre réalité.

Lentement, mes yeux se ferment et ma respiration se calme.
Mon corps s'alourdit, et mes pensées se forment et se déforment en de nouveaux imaginaires.

Retour à la réalité.
J'ai un tube qui sort de mon avant-bras gauche. Un tube en PVC qui pend, qui fuit en plus.
Un objet qui me transforme en corps à ponctionner plus facilement. Une vache à sang. J'ai envie de vomir.

« Vous avez des douleurs ? »
« Ne laissez pas la douleur s'installer. »
Disent les infirmières comme un mantra, une formule qui invoque l'antidouleur en prévention de la souffrance.
Des pilules plein la bouche, pénétrez moi jusqu'au cœur, calmez mes peines.

De la douleur. Son voisin de chambre est mort.
Je mourrai ici aussi,
Peut-être,
Plus tard.